

Marcel Grégoire

Président de l'Institut belge de Science politique
1952-1969

Après avoir exercé les fonctions de Président de l'Institut belge de Science politique pendant dix-sept ans, Maître Marcel Grégoire a remis sa démission.

L'Institut lui doit beaucoup.

Répondant à l'appel du professeur Meynaud, alors secrétaire de l'Association internationale de Science politique, Monseigneur Leclercq et Maurice Herremans venaient à peine de le créer quand il en prit les rênes. Ils les a conservées durant la période critique et délicate que connaissent tous les organismes en voie de mise en train.

C'est à lui que l'Institut doit son rayonnement actuel en Belgique et à l'étranger. C'est sur ses suggestions qu'il a organisé la suite de conférences et de colloques prestigieux qui sont encore dans toutes les mémoires. La série de bientôt vingt volumes que l'Institut a fait paraître, la Revue qu'il a lancée il y a un peu plus de dix ans, c'est à son Président avant tout qu'il le doit. C'est à lui qu'en revient l'honneur.

Si, malgré les remous et les ressacs qui secouent nos communautés, l'Institut a continué à être un haut-lieu de la réflexion politique, un endroit où les opinions politiques les plus diverses — il suffit de parcourir la liste des membres du Conseil d'Administration pour s'en convaincre — ont toujours pu s'affirmer avec vigueur et loyauté, si les spécialistes de toutes les disciplines et de toutes les Ecoles s'y rencontrent aujourd'hui encore avec joie, dans une même ferveur faite de passion pour la Chose publique et d'intérêt pour la science qui en étudie les structures, c'est, de toute évidence, en grande partie à Marcel Grégoire qu'il le doit.

Il y a là quelque paradoxe.

Marcel Grégoire n'est pas un homme à se situer « au-dessus de la mêlée ». Il est profondément engagé dans les luttes radicales qui nous opposent les uns aux autres. Il a la dent dure, l'esprit caustique, la plume incisive. Il crie bien fort ce qu'il pense, et ce qu'il pense fait grincer bien des gens.

Et pourtant, aux séances du Conseil d'Administration, sa parfaite courtoisie, jointe à l'intérêt qu'il manifestait pour la vie et l'avenir de l'Institut et qu'il exigeait implicitement de tous les membres du Conseil, lui permettaient de faire régner une atmosphère peut-être moins de sérénité désincarnée, que de dignité et de tact. Les engagements pouvaient être rudes, et ils le furent plus d'une fois ; au moins respectaient-ils les règles du jeu.

Pour le reste, cet intellectuel de grande classe se révéla homme d'action, et fort capable de prendre ses responsabilités. On le vit bien quand l'Institut accepta d'organiser à Bruxelles le VII^e Congrès mondial de Science politique (septembre 1967). Il y fallait quelque audace. Ce fut un triomphe. Marcel Grégoire l'avait prévu, voulu, organisé. Aidé sans doute par le jeune dynamisme du Secrétaire général de l'Institut. Mais qui avait soutenu, promu, encouragé Philippart, et parfois contre vents et marées, qui sinon le Président ?

Voilà, à peine esquissé, le rôle qu'a joué Marcel Grégoire à la tête de notre Institut. Et, à travers lui, dans les affaires du pays. Car c'est un fait : durant plus de deux décennies, il a été un authentique catalyseur de la réflexion politique dans notre pays. Que celui-ci, fidèle en cela à l'une de ses plus vieilles traditions, n'ait pas toujours perçu les véritables dimensions de l'homme, voilà qui est évident. Sa liberté d'esprit, sa franchise, parfois cinglante, l'ampleur même de sa culture, l'ouverture de son esprit gênaient. Elles empêchaient de voir quel éclat l'Institut, grâce à lui, avait acquis en Europe et dans le monde. En fait, pendant plus de vingt ans, Marcel Grégoire a été l'un des éléments moteurs de notre vie nationale.

C'est dire combien son départ pèsera sur le destin de l'Institut.

Mais cet homme de bien est aussi un homme de cœur : il ne nous quitte pas tout à fait. Président d'honneur de notre Association, il reste membre du Conseil d'Administration. Il a dit son intention d'assister activement à ses réunions, d'écrire des articles pour Res Publica, de rencontrer à l'occasion l'un ou l'autre membre du Bureau, de participer aux colloques qui s'organisent. C'est plus que nous ne pouvions attendre d'un homme que ses obligations professionnelles et le poids même de sa réussite accablent de mille obligations sans cesse renouvelées.

Pour tout ce qu'il a fait pour l'Institut, pour tout ce qu'il fera pour assurer son expansion et son prestige, qu'il soit donc remercié. Quant à nous, la meilleure façon de lui dire, une fois encore, notre amitié, notre admiration et notre reconnaissance, ce sera de poursuivre notre route dans la voie qu'il nous a si bien tracée.

